Abraham Polonsky, victime et vainqueur de la "chasse aux sorcières"

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 7

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932552

Nutzungsbedingungen

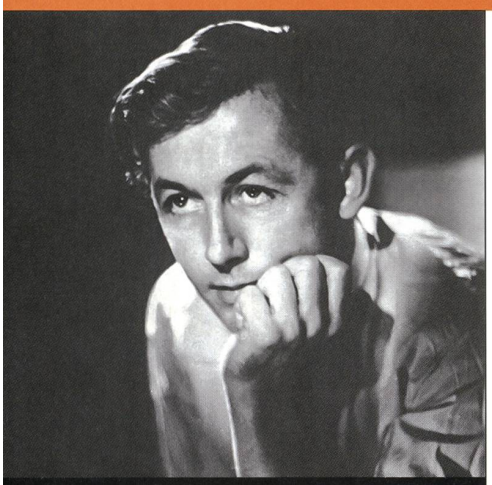
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



«Robert Bresson s'est échappé»

Quelques jours avant l'an 2000, Robert Bresson s'est éteint à l'âge de 98 ans. Ultime chapitre de la chronique d'une lente disparition entamée après la sortie de «L'argent» (1983), treizième et dernier long métrage de l'auteur de «Au hasard Balthazar», le décès de l'un des pères du cinéma moderne (avec Bergman, Dreyer, Rossellini et quelques autres) semble définitivement clore ce que certains ont appelé «le premier siècle de cinéma». Comment doit-on s'y prendre pour que le film ne soit pas un bête reflet de ce que l'on sait déjà, un exercice de psychologie «décervelante» – «celle qui ne découvre que ce qu'elle peut expliquer»? Bresson s'est efforcé d'apporter des solutions à ce dilemme cinématographique majeur; des solutions qui, du fait de leur trop grande justesse, l'ont conduit à un splendide isolement, ce qui a aussi suscité le paradoxe suivant: rarement cinéaste si peu connu n'a exercé une si grande influence – il suffit d'entendre parler Scorsese de tel ou tel plan de «Pickpocket» (1959) pour s'en convaincre! En attendant que FILM consacre à Bresson l'hommage qu'il mérite (ndlr: dès qu'une rétrospective de son œuvre sera présentée en Suisse romande, afin que les lecteurs puissent voir les films dont on parle), chacun peut lire ou relire ses «Notes sur le cinématographe» (Paris, Gallimard, 1975) – «Vider l'étang pour avoir les poissons», «On ne crée pas en ajoutant mais en retranchant», «Ne pas montrer tous les côtés des choses», etc... Autant de ciné-pensées à méditer activement!(va) ■

Abraham Polonsky, victime et vainqueur de la «chasse aux sorcières»

Grand cinéaste malchanceux, Abraham Polonsky n'aura été l'auteur que de trois films, dont deux chefs-d'œuvre. Victime de la «chasse aux sorcières» maccarthyste, il sut sacrifier sa carrière à ses convictions. La Cinémathèque suisse, après ses rétrospectives Elia Kazan et Edward Dmytryk, se devait de rendre hommage à «cet homme bien».

Par Norbert Creutz

C'est un inconnu du grand public qui est décédé le 26 octobre 1999 à Los Angeles d'une crise cardiaque, à l'âge de 88 ans. Polonsky, et non Polanski, auteur de deux films mythiques du cinéma américain: «L'enfer de la corruption» («Force of Evil», 1948), un film noir avec John Garfield, et «Willie Boy» («Tell Them Willie Boy Is Here», 1969), un western avec Robert Redford. Entre deux, rien ou presque, et après, guère plus. D'où un mystère Polonsky, que des critiques tels que Bertrand Tavernier et Michel Ciment eurent à cœur d'élucider. Malgré la réapparition de l'intéressé au moment de la sortie de son deuxième film, une partie de l'énigme reste entière.

Abraham Lincoln Polonsky est né le 5 décembre 1910 à New York, fils aîné d'une famille juive originaire de Russie. Son père, pharmacien, avait fait des études, parlait plusieurs langues et ne faisait pas secret de ses convictions socialistes. Le jeune Abraham, lui, s'oriente vers le droit et obtient son diplôme en 1935. Mais deux ans de pratique et d'enseignement plus tard, il plaque tout pour se consacrer à l'écriture: essais, pièces radiophoniques, un roman policier puis un autre de guerre. Il se marie avec Sylvia Marrow, qui restera sa femme jusqu'à sa mort, en 1993, et qui lui donna un fils.

Robert Redford, shérif dans «Willie Boy» d'Abraham Polonsk

Espion scénariste

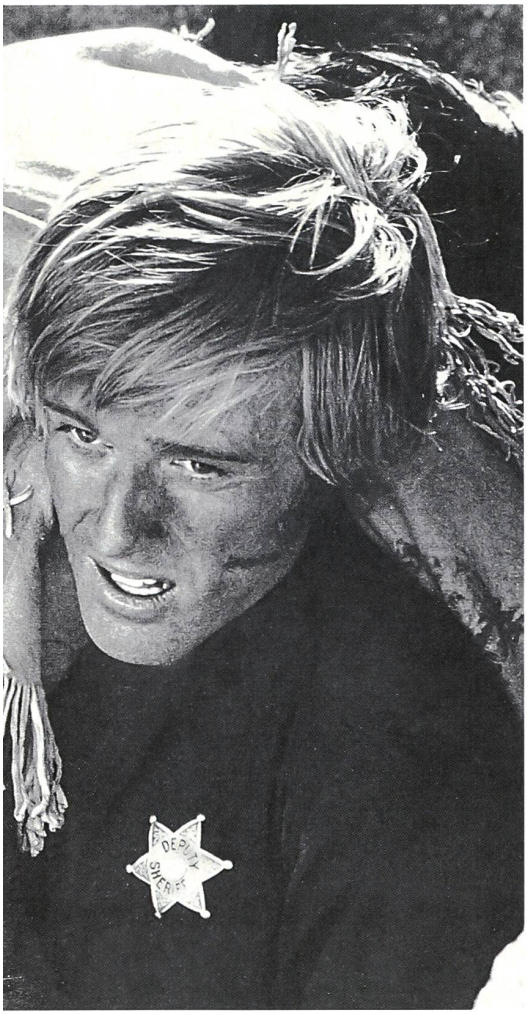
C'est également à cette période qu'il rejoint le parti communiste, comme tant d'autres intellectuels de l'époque. Engagé dans l'OSS (Office of Special Services), l'ancêtre de la CIA, il sert ensuite durant la guerre comme espion, avec pour couverture... un contrat de scénariste hollywoodien! A la fin de la guerre, le contrat à la Paramount restant valable, Polonsky tente sa chance. Son premier scénario, la comédie d'espionnage de Mitchell Leisen «Golden Earrings» (1947) est entièrement réécrit. Mais le deuxième, réalisé par Robert Rossen pour Entreprise, un petit studio indépendant, lui vaut une nomination à l'Oscar: c'est le fameux «Sang et or» («Body and Soul»), chronique de la gloire et de la déchéance d'un boxeur corrompu, avec John Garfield.

La star et le producteur Bob Roberts lui proposent alors de réaliser lui-même son film suivant. Ce sera «Force of Evil» (1948), nouvelle étude de la corruption par l'ambition et l'argent, cette fois celle d'un avocat au service de la mafia des jeux. La conscience de celui-ci se réveille lorsque son frère, un modeste preneur de paris, refuse de renoncer à son indépendance, choix qu'il payera très cher. Polonsky se livre à des recherches de mise en scène et se refuse à tout simplisme psychologique ou moral. Trop moderne, le film ne

connaît aucun succès, mais sera très admiré par la critique anglaise, dont le futur réalisateur Karel Reisz.

Versé sur la liste noire

Un retour à l'écriture s'impose. Troisième scénario anticapitaliste, situé dans le milieu de la mode, «I Can Get It For You Wholesale» (de Michael Gordon, 1951, avec Susan Hayward) coïncide avec un troisième roman, The World Above. La même année, il refuse de répondre à la Commission d'enquête parlementaire sur les activités antiaméricaines et son nom est porté sur la liste



noire des studios. Contrairement à d'autres réalisateurs qui choisissent d'émigrer (Joseph Losey, Jules Dassin, John Berry), Polonsky, avant tout scénariste, reviendra aux Etats-Unis après un bref exil européen et survivra en écrivant sous pseudonyme pour la télévision ou en jouant les réviseurs de scénarios.

Rentré à New York, il gagne bien sa vie, mais ne peut plus guère s'illusionner sur la qualité de son travail. Un roman consacré au maccarthysme, A Season in Fear (1956, publié en Allemagne de l'Est) témoigne toutefois de convictions intactes. Côté cinéma, les récentes recherches pour retrouver les véritables auteurs de films signés par des prête-noms ne révèlent qu'une collaboration au polar de Robert Wise, Le coup de l'escalier («Odds Against Tomorrow», 1959).

Willie Boy

Alors que d'autres victimes du maccarthysme se voient réhabilitées dès 1960, il faut attendre 1968 pour voir le nom de Polonsky réapparaître sur un générique, celui de l'excellent «Police sur la ville» («Madigan») de Don Siegel, avec Richard Widmark. Ce succès lui vaut de pouvoir enfin réaliser son deuxième film, pour la Universal. Basé sur une histoire vraie du début du siècle, «Tell Them Willie Boy Is Here» (1969) est un western dont la simplicité apparente cache une rare relecture vraiment réaliste, complexe et dénuée de tout romantisme, de l'histoire des Etats-Unis.

Indien d'une réserve, Willie Boy (Robert Blake) est pourchassé par une bande de lyncheurs après avoir tué le père de son amie. C'est en vain qu'un shérif (Robert Redford) tentera de les sauver, elle d'abord, puis lui choisissant le suicide. Le cinéaste privilégie l'action, mais laisse deviner toutes sortes de motivations contradictoires chez les protagonistes, sans oublier les raisons historiques, culturelles et politiques qui dictent cette issue fatale. Cette fois encore, une vision aussi démystificatrice se solde par un échec public.

Peut-être le goût de l'échec libérateur

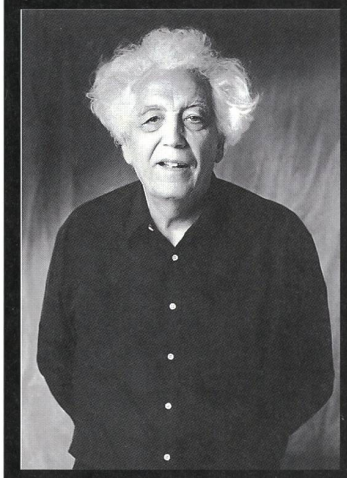
Polonsky trouve encore l'occasion de réaliser, en 1971, «Le voleur de chevaux» («Romance of a Horsethief»), coproduction européenne tournée en Yougoslavie sur un scénario de l'acteur David Opatoshu. Pas trop sérieuse, cette évocation de la Pologne de 1900 et de ses démêlés avec la Russie vaut surtout par le brio de sa mise en scène. Après ce film en deçà de ses possibilités, le cinéaste se contentera de co-signer encore quelques scénarios qui n'ajouteront rien à sa gloire («Avalanche Express», «Monsignor»). Qu'est-il arrivé à cet artiste d'une rare intelligence, comme l'attestent ses interviews? Une quinzaine de projets écrits mais jamais réalisés, dont «Mario and the Magician» d'après Thomas Mann et «Children's End», en collaboration avec Arthur C. Clarke, pourraient expliquer un certain découragement. A moins que Polonsky ait fini par goûter à cette paradoxale «libération qui accompagne l'échec» qu'il évoquait dès son premier film. ■

Hommage à Abraham Polonsky. Cinémathèque suisse, Lausanne. Durant le mois de février. Films au programme: «Sang et or» («Body and Soul») de Robert Rossen, «L'enfer de la corruption» («Force of Evil»), «Police sur la ville» («Madigan») de Don Siegel, «Willie Boy» («Tell Them Willie Boy Is Here»), «Le voleur de chevaux» («Romance of a Horsethief»). Renseignements et réservations: 021 331 01 02.

Walter Marti, arrêt sur (belle) image

Le cinéaste suisse Walter Marti s'est éteint le 21 décembre 1999 à Zurich. Avec Reni Mertens, sa collaboratrice pendant plus de 40 ans, il aura réalisé une vingtaine de films documentaires. Cette œuvre témoigne d'une nature engagée, marquée par des idéaux culturels, politiques et pédagogiques, ainsi que par une volonté d'expérimenter sans cesse la forme cinématographique. Citons par exemple «Requiem» (1995), un essai testamentaire consacré aux millions de victimes des guerres européennes du siècle passé, où la parole cède la place à la musique. Avec générosité, il a notamment aidé Rolf Lyssy et Alain Tanner à réaliser leurs premiers films. (by)

Les sables des Ansorge

La Cinémathèque suisse rend hommage au couple de cinéastes Ernest – dit Nag – et Gisèle Ansorge dont l'œuvre, exceptionnelle, reste étonnamment moderne. Dès leurs premiers travaux, à la fin des années soixante, les Ansorge ont exploité avec brio une technique de cinéma d'animation, le sable, pour aborder des thématiques sociales et politiques. Incluant leurs œuvres importantes, telles «Les corbeaux» (1967) ou «Anima» (1977), le programme propose aussi le travail développé avec des patients de la Clinique psychiatrique de Lausanne, des films de commande et leur unique long métrage de fiction, «D'un jour à l'autre» (1974). (fm)

Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 8 au 27 février. Nag Ansorge présentera, les 8 et 15 février, «Images de sable» et «Art, cinéma et psychiatrie». Renseignements et réservations: 021 331 01 02.